

Franz-Olivier Giesbert

DERNIERS CARNETS

*Scènes de la vie politique
en 2012 (et avant)*



Flammarion

Franz-Olivier Giesbert

DERNIERS CARNETS

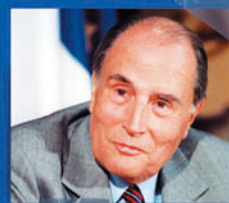
*Scènes de la vie politique
en 2012 (et avant)*



J'écris toujours devant une fenêtre et, depuis quelque temps, quand je travaille sur un livre politique, j'ai de plus en plus de mal à résister à son appel: dehors, mes oliviers me réclament pour que je les taille ou les arrose.



Il fallait en tirer les conséquences: ceci est mon dernier livre politique au sens strict. Mon testament. Mes adieux à la scène de vieux chroniqueur ronchon. Pour raconter la dernière campagne à un moment crucial pour la France, j'ai vidé les carnets à spirale sur lesquels je note tout, depuis les années quatre-vingt, en convoquant les protagonistes de 2012, comme Hollande ou Sarkozy, ou les grands acteurs d'antan, comme Chirac ou Mitterrand. Tous si romanesques qu'avec eux, l'Histoire en devient presque picaresque...



F.-O.G.

Flammarion

Derniers carnets

DU MÊME AUTEUR

- Dieu, ma mère et moi*, Gallimard, 2012.
- M. le Président : scènes de la vie politique, 2005-2011*, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.
- Un très grand amour*, Gallimard, 2010 ; Folio, 2011.
- Le Lessiveur*, Flammarion, 2009 ; J'ai lu, 2010.
- Le Huitième Prophète ou les Aventures extraordinaires d'Amros le Celte*, Gallimard, 2008 ; Folio, 2009.
- L'Immortel*, Flammarion, 2007 ; J'ai lu, 2008.
- La Tragédie du président ; scènes de la vie politique, 1986-2006*, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2007.
- L'Américain*, Gallimard, 2004 ; Folio, 2006.
- L'Abatteur*, Gallimard, 2003 ; Folio, 2006.
- Mort d'un berger*, Gallimard, 2002 ; Folio, 2004.
- Le Sieur Dieu*, Grasset, 1998 ; Livre de Poche, 2000 ; Folio, 2007.
- François Mitterrand, une vie*, Seuil, 1996, 2011 ; Points, 1997.
- Le Vieil Homme et la mort*, Gallimard, 1996 ; Folio, 1997.
- La Souille*, Grasset, 1995 ; Livre de Poche, 1997 ; Folio, 2008.
- La Fin d'une époque*, Fayard, 1993 ; Points, 1994.
- L'Affreux*, Grasset, 1992 ; Livre de Poche, 1994 ; Folio, 2008.
- Le Président*, Seuil, 1990 ; Points, 1991.
- Jacques Chirac*, Seuil, 1987 ; Points, 1995.
- Monsieur Adrien*, Seuil, 1982 ; Points, 1991.
- François Mitterrand ou la tentation de l'histoire*, Seuil, 1977 ; Points, 1990.

Franz-Olivier Giesbert

Derniers carnets

Scènes de la vie politique en 2012
(et avant)

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8256-8

«Le mensonge est universel. Nous mentons tous. Nous devons tous mentir. Donc la sagesse consiste à nous entraîner soigneusement à mentir avec sagesse et à propos, à mentir dans un but louable, et non pas dans un nuisible, à mentir pour le bien d'autrui, non pour le nôtre, à mentir sainement, charitablement, humainement, non par cruauté, par méchanceté, par malice, à mentir aimablement et gracieusement, et non pas avec gaucherie et grossièreté, à mentir courageusement, franchement, carrément, la tête haute, et non pas d'une façon détournée et tortueuse, avec un air effrayé, comme si nous étions honteux de notre rôle cependant très noble. Ainsi nous affranchirons-nous de la fâcheuse et nuisible vérité qui infeste notre pays.»

Mark TWAIN, *L'Art de mentir*

Prologue

J'écris toujours devant une fenêtre et, depuis quelque temps, quand je travaille sur un livre politique, j'ai de plus en plus de mal à résister à son appel : dehors, mes oliviers me réclament pour que je les taille ou les arrose.

Il fallait en tirer les conséquences : ceci est mon dernier livre politique. Je voudrais tourner la page et me consacrer uniquement aux romans ou aux biographies : la politique réveille trop de passions en moi et, d'aussi loin que je me souviens, elle m'a toujours déçu.

Je l'ai rarement été par les personnages politiques eux-mêmes, plus romanesques les uns que les autres, mais par leur comportement dès lors qu'ils arrivaient au pouvoir : il relevait de la faiblesse, de la lâcheté ou de l'absence totale de convictions. Les succès électoraux finissent toujours par laisser un goût de cendres dans la bouche.

J'ai admiré Raymond Barre que la France a « raté », comme le disait François Mitterrand : incarnation vivante du courage politique, il n'avait peur de rien, ni du peuple, ni de la vérité, ni des corporatismes. J'ai aussi été impressionné par Pierre Mauroy qui privilégiait les intérêts du pays par rapport aux siens et qui a su faire négocier à la gauche, contre une grande partie du PS, le tournant de la rigueur.

« Ces gens-là, me disait ainsi Mauroy en 1981, à propos de Fabius, Bérégovoy, Attali et consorts, sont devenus complètement fous avec leur pseudo-marxisme d'école primaire. Quels imbéciles! Ils sont prêts à ruiner la France! En plus, ils ont pris le contrôle du cerveau de Mitterrand qui nous fait son Lénine! »

Le teint rouge brique, au bord de la congestion, Pierre Mauroy me tint alors des propos qui, chaque fois que j'y pense, me réconcilient avec la politique : « Je pourrais laisser faire ou quitter le navire en douce, mais je me battrai jusqu'au bout. Je sais que je vais finir en loques, dans la boue, au fond du trou, sous les tomates pourries, mais il en va de l'avenir de la France, tu comprends. Elle vaut bien que je me sacrifie pour elle, je ne suis qu'une petite chose, après tout, et je lui dois tant. »

Rien à voir avec le maréchal Pétain qui, après la défaite de 1940, avait fait don de sa personne à la France. Il n'y avait chez Mauroy ni ego, ni calcul, ni posture. Son image ou son destin personnel étant le cadet de ses soucis, il se camoufla derrière la langue de bois et ne prit jamais les médias à témoin. Il restait d'une loyauté et d'une fidélité indéfectibles à Mitterrand qu'il aimait et entendait protéger contre lui-même.

Même s'il amorça la politique d'endettement pour payer les promesses, Mauroy était obsédé par l'idée de laisser la France dans une meilleure situation que celle où il l'avait trouvée. D'où, après les avoir relancés, la fermeture des charbonnages, qui constituaient pourtant la matrice électorale de son fief du Nord-Pas-de-Calais. D'où la désindexation des salaires et des prix, qui permit de mettre fin au cercle vicieux de l'inflation. En somme, il fut capable de voir plus loin que la prochaine élection et de transcender sa propre personne avec un désintéressement stoïque. La définition de l'homme d'État.

La France a des hommes d'État, mais elle a tendance à les mépriser, comme elle méprisait Pierre Mauroy en son temps. Elle leur préfère les ramenards, les pompeux ou les bateleurs de foire. Que d'occasions gâchées ! Un jour que François Mitterrand, au couchant de sa vie, me faisait l'éloge d'Alain Juppé qui, dans un gouvernement de cohabitation avec la droite, était son ministre des Affaires étrangères, il avait conclu, avec un sourire indéfinissable, que celui-ci n'arriverait jamais à rien.

« Mais vous venez de me dire que c'était quelqu'un d'exceptionnel ! protestai-je.

— Justement. Il a trop le sens de l'intérêt général pour réussir. »

C'était une boutade, mais elle exprimait une vérité profonde. L'idée qu'il y a une sorte d'injustice immanente qui, en France, ne donne pas sa chance aux meilleurs et où les plus sérieux, les Rocard ou les Fillon, ne sont, paraît-il, pas présidentiables.

L'avenir dira si François Hollande était le meilleur mais, à l'évidence, il n'était pas le plus médiatique de la présidentielle de 2012. Il y a chez lui quelque chose d'humble et d'équilibré qui rompt avec cinq ans de sarkozysme flamboyant et foutraque. Sans oublier qu'il a l'intelligence de savoir toujours rester à sa place : l'Histoire n'a cessé de montrer que ça n'était pas donné à tout le monde.

Le 6 mai 2012 fut la victoire de notre ascendant nordiste, j'allais dire belge et pourrais ajouter scandinave, sur notre vieux fond latin. Le retour à la réalité. La fin du clinquant et du culte des apparences. Avec ce livre, j'ai voulu raconter en toute sincérité, sans fausse honnêteté, avec mes mots crus, comment et pourquoi la France a pu accoucher de Hollande.

1

Déjeuner à l'Élysée

« Bienheureux les fêlés, car ils laisseront passer la lumière. »

Michel AUDIARD

Il y a des jours où, sous l'effet de la canicule, le monde se liquéfie, les chemises et les caleçons vous collent à la peau, les pieds à demi cuits clapotent dans les chaussures mouillées, comme des sardines dans leur huile.

Ces jours-là, je pue. Tout le monde pue, mais j'ai toujours le sentiment de puer davantage que les autres, obsédé que je suis par l'odeur de mes dessous de bras, une odeur d'orange pourrie qui aurait macéré dans une flaque d'urine. Elle me donne envie de disparaître.

Le 1^{er} juillet 2011 était un jour comme ça, à partir à la mer ou à se jeter dans la Seine. Nicolas Sarkozy m'avait invité à déjeuner à l'Élysée avec son conseiller Jean-Michel Goudard. Il ne faut jamais voir Sarkozy seul. C'est le genre de personnage qu'on ne rencontre pas sans témoin. Sinon, il risque de vous prêter, par la suite, des propos que vous n'avez pas tenus et qui vous saliront.

Avec lui, je n'accepte donc de déjeuner qu'en compagnie de Jean-Michel Goudard, un vieil ami qui avait fait la campagne de Jacques Chirac en 1995 avant de lui tirer

sa révérence après l'élection. Ex-roi de la pub mondiale, ancien pilier du Crazy Horse, c'est un personnage solaire, perpétuellement habité par cette euphorie propre aux grands désespérés, qui aime Sarkozy d'un amour vrai, comme les parents peuvent aimer leurs enfants tyranniques et surdoués. Ce septuagénaire est le communicant en chef de l'Élysée où il est bienveillant. Il souffre d'une maladie auto-immune, le pemphigus, qui provoque des lésions sur la peau. J'ai peur pour lui, mais rien, jamais, ne lui fait perdre son sourire.

Je me suis souvent dit que Sarkozy ne devait pas être si mauvais pour être aimé à ce point par un homme comme Goudard qui, depuis l'élection de 2007, a sans arrêt cherché à le protéger contre lui-même et sa volonté de se montrer. Si quelqu'un a eu une influence positive sur le président, c'est bien lui.

Il a, de surcroît, le nez creux. Un soir, je l'avais invité à dîner avec François Hollande pour qu'il me dise ce qu'il pensait de lui. C'était en 2009, son éventuelle candidature semblait une blague. Pendant tout le repas, Jean-Michel Goudard avait soupesé la bête en professionnel, avec un œil de maquignon, avant de laisser tomber : « Intelligence supérieure. Beaucoup de brio, de charme et de vitalité. Il y a du Chirac là-dedans, mais sans la boulimie ni les excès. Franchement, ça peut le faire. » Puis : « Il n'a qu'un problème, un seul. C'est son image de mollesse et de gentillesse. Les Français ne voteront jamais pour quelqu'un qu'ils soupçonnent d'être mou ou gentil. S'il travaille bien ça, il fera un excellent candidat. »

Ce 1^{er} juillet 2011, Goudard n'avait rien dit pendant le déjeuner à trois qui s'était déroulé sur la terrasse du palais de l'Élysée, avec vue sur le jardin où les grands arbres, figés par la chaleur, ne bougeaient pas une feuille. Quant à moi, j'avais à peine ouvert la bouche. Mais il

est vrai que déjeuner avec Sarkozy consiste à l'écouter parler. Il fait les questions et les réponses.

Je l'écoutais tout en pestant contre le mauvais goût culinaire du président qui croyait qu'il me ferait avaler, en plein cagnard, des carottes naines entrelardées de jambon nageant dans une sauce à la béchamel et, à en croire la couleur, au curry. Je préférais ne pas y toucher, prêt à lui répondre, au cas où il me demanderait pourquoi, que mon végétarisme m'interdisait de toucher à la viande de porc, le cochon étant, depuis mon enfance à la ferme, mon frère de cœur et de sang.

Mais il ne m'interrogea pas. Depuis un quart de siècle que je le connais, je ne l'ai jamais vu s'intéresser à ce qu'il y a dans l'assiette des autres, ce qui n'était le cas ni de Mitterrand ni de Chirac, qui m'avait invité un jour, avec des airs de conspirateur, dans un petit restaurant pour ouvriers du bâtiment dont il s'était amouraché : « La Galoche d'Aurillac », près de la Bastille, à Paris. Je me souviens qu'il avait commenté avec un lyrisme débridé, au milieu des hommes en blouse, couverts de plâtre et de ciment, chaque plat et chaque produit, des lentilles du Puy aux petits chèvres coulants.

« Ces petits chèvres bien faits, s'extasiait Chirac, c'est le petit Jésus en culotte de velours qui vous descend dans le gosier. »

Pareil propos eût été inimaginable dans la bouche de Sarkozy. Je ne le vois pas faire l'article pour un bistro de ce genre qui sentait le fauve, avec des toilettes à la turque. De surcroît, en matière gastronomique, je crois que ses connaissances s'arrêtent au fast-food, aux fromages blancs pasteurisés et aux chocolats fourrés.

C'est ainsi qu'en plus du reste, de l'endettement national ou de la morale publique, Sarkozy avait mis à mal l'une des meilleures tables de France, celle de l'Élysée, que tous ses prédécesseurs avant lui avaient portée très haut,

conscients que c'était la vitrine de la cuisine française. Je me rabattis sur le vin, mais lui-même était très moyen.

La moutarde me montait au nez et je me disais que Sarkozy n'était pas pour rien dans cette campagne stupide sur le déclin de la cuisine française, menée par quelques critiques gastronomiques anglo-saxons en mal de publicité. Malheur au président qui ne respecte pas la cuisine nationale : c'est qu'il ne respecte pas son propre peuple. Une espèce de folie me gagnait.

« Connard de fossoyeur, éructai-je intérieurement en fixant le plastique opaque de ses lunettes noires. Tu as finalement tout saccagé, dans ce pays. Les finances publiques et même la gastronomie. »

Les voix qui me parlent dans la tête.

J'ai toujours des voix qui, quand elles ne hurlent pas, me parlent dans la tête. En tout cas, au moins deux. Celle de l'éthique et celle du métier. Celle de la vérité et celle du réalisme. Celle du yin et celle du yang. Il y eut un vrai débat entre elles.

Une des voix me disait : « Si tu penses que le président est le naufrageur du pays, qu'est-ce que tu attends pour le lui signifier et te casser ? Allez, tire-toi, sois un homme, pour une fois.

— Non, je suis journaliste, répondait l'autre moi-même.

— Je ne te félicite pas.

— C'est mon métier.

— Tu as vu ce qu'il te fait faire, pauvre trou du cul ? »

Mes fulminations intérieures augmentèrent encore quand, d'une voix mielleuse, Sarkozy commença à débiter sa litanie des mensonges. Après avoir célébré son

bilan économique que le monde entier nous envie, il osa dire : « Je ne contrôle pas et je ne cherche pas à contrôler les médias. Certes, j'ai pu avoir cette tentation dans le passé, mais je n'y cède plus. C'est une erreur d'être tout le temps obsédé par ce que les médias racontent : ça n'a pas d'importance, ça passe, ça glisse, mieux vaut ne pas se prendre la tête avec ce qu'ils disent.

— Bonne nouvelle», dis-je.

Il ne perçut pas l'ironie. Les égotiques compulsifs ne perçoivent jamais l'ironie, fût-elle lourde. J'aurais dû le savoir. Pas le temps d'improviser une autre vanne, le président poursuivait sur un ton confidentiel :

« L'autre jour, Fogiel est venu me voir pour me demander de l'aider à revenir à France Télévisions. Je lui ai répondu que je ne pouvais rien faire pour lui et qu'il devait prendre rendez-vous avec Pflimlin, pas avec moi. Je suis la dernière personne à qui il faut demander un coup de main. Chacun son travail, tu comprends. Je ne m'occupe pas de la télé ni de la presse. »

C'était donc ça : le chef de l'État m'avait invité à déjeuner pour m'assurer qu'il n'était pour rien dans l'arrêt de mon émission culturelle *Semaine critique*, avec un vrai petit génie, Nicolas Bedos, un arrêt qu'il avait pourtant réclamé à cor et à cri, pendant des années, à Patrick de Carolis, le prédécesseur de Rémy Pflimlin.

Sarkozy : « Je suis le premier président qui laisse faire les médias! »

J'avais tourné la page de *Semaine critique*, Rémy Pflimlin m'avait ouvert d'autres horizons en m'envoyant sur la 5, chez Bruno Patino, et il ne me serait pas venu à l'idée de me plaindre de mon sort, c'eût été indécent.

S'imaginait-il, ce malotru de président, que j'allais évoquer avec lui mon avenir télévisuel, personnel ou littéraire, et que j'accepterais de lui devoir quelque chose? Pour qui me prenait-il?

« Hélas, pour un journaliste, me disait l'une des voix. Claque-lui le beignet.

— Non, répondait l'autre. Lèche-lui le cul. Il aime ça et tu as encore beaucoup de trucs à tirer de ce con-là. Attends au moins qu'il te file une info. »

J'ai le vin non pas gai, mais heureux. J'en avais tellement abusé au cours de ce repas que j'étais au sommet de la béatitude et de l'empathie, comme ces confrères interviewers officiels qui boivent les paroles présidentielles avec des regards fusionnels de midinettes amoureuses.

Il croyait que c'était à cause de lui. Mais c'était à cause du vin que j'avais picolé, malgré sa médiocrité. J'avais l'air si soumis qu'il se sentit assez en confiance pour me livrer de lourds secrets d'État :

« Il a été écrit que je voulais virer Patrick Sébastien. Eh bien, ça n'est pas vrai. Je l'ai fait venir et je lui ai dit qu'il n'avait rien à craindre de moi.

— Je croyais qu'il t'avait énervé dans le passé, avec des propos sévères, hasardai-je avec un sourire non dénué de fourberie.

— J'adore ses émissions. »

Je redoutais qu'il n'évoquât, dans la foulée, son panthéon télévisuel au sommet duquel trône Patrick Sabatier sur qui il aime tant faire l'article, mais il y eut un silence. Très court : avec lui, le silence n'excède jamais trois secondes. Sans doute me tendait-il une perche pour que je mette mon cas sur la table et pleurniche sur mon sort. Mais j'avais bien supporté la suppression de mon émission. Ce n'était que de la télé. Je ne me sentais ni proscrit ni pestiféré. J'étais au comble de l'épanouissement.

J'avais tout ce qu'il fallait. Une femme que j'aimais d'amour vrai. Des enfants dont j'étais fier. Plein de projets de livres. Des oliviers en Provence. Un appartement dans le IX^e, comme celui de mes premières années dans la capitale, avant qu'une vie sentimentale chaotique me transforme en un personnage aussi fauché que comique. « Fais gaffe, m'avait dit un jour Villepin. Avec une vie privée comme la tienne, tu n'inspires pas confiance, tu ne pourras jamais aller loin, tu inquiètes les gens, tu les fais rigoler aussi, il faudrait que tu te poses si tu veux vraiment réussir. »

Je m'attendais à ce que Sarkozy me demande ce qu'il pouvait faire pour moi, mais non, il se contenta de laisser tomber :

« Tu vois, j'ai pris beaucoup de hauteur, ces derniers temps. Je laisse faire les médias. Je suis le premier président qui les laisse faire. »

Il avait proféré cette énormité sur un ton modeste et pénétré, qui ne lui seyait pas du tout. Ses lunettes noires de star ou de caïd en goguette m'interdisaient de vérifier s'il me regardait alors dans les yeux, mais c'eût été encore plus lamentable.

Il crut nécessaire de solliciter mon onction :

« N'est-ce pas que j'ai raison ? »

Je n'ai pas répondu. Sa confiance en lui et son complexe de supériorité lui avaient décidément fait perdre la raison : il mentait si mal qu'il en était ridicule, il avait perdu la main. C'est ce jour-là que j'ai acquis la conviction qu'il ne serait pas réélu à la présidence de la République.

Mentir est un métier : jusqu'à présent, c'était le sien.

N'étant plus capable de bien mentir après trop d'années de duperie et de tromperie, il était temps qu'il change de métier. Mais il ne savait rien faire d'autre.

2

Le bal des menteurs

«Le mensonge n'est pas haïssable en lui-même, loin de là, mais parce qu'on finit par y croire.»

Marcel ARLAND

Pourquoi tant de haine ? Sarkozy ne méritait pas ça. Je m'en voulais de m'être mis dans un état pareil devant le chef de l'État. Un bouillonnement de ruminations et d'éruclations rentrées.

Il était clair que ce président à cran avait besoin de Valium ou de Lexomil mais, franchement, moi aussi. Avant que je prenne congé de lui, mon cœur cognait à grands coups contre ma cage thoracique, comme s'il voulait en sortir.

C'était stupide et, en plus, je lui faisais trop d'honneur. Avec Sarkozy, il était temps que j'apprenne à contenir ce genre de colère qui, selon certaines autorités médicales, peut être hautement cancérigène.

Il ne fallait pas que je le voie trop souvent : ce jobastre risquait de réveiller mon cancer que je croyais avoir maté, mais qui bougeait encore, je le sentais, après cette visite à l'Élysée. J'avais une boule dans le ventre et les tempes qui chauffaient. J'eus une brusque envie de Vabé,

Table

<i>Prologue</i>	9
1. Déjeuner à l'Élysée.....	13
2. Le bal des menteurs	20
3. Le fantôme de Mitterrand	31
4. François et François.....	40
5. Martine fait de la résistance.....	45
6. «Et moi, alors?».....	57
7. La montée du crépuscule	67
8. Le fils de Balladur.....	75
9. La faute à Chirac	84
10. La mort de Balzac.....	89
11. Mauvaise note.....	95
12. Devant le tribunal de l'Histoire	102
13. Bayrou et la fable de La Fontaine.....	110
14. La stratégie du «noyau dur»	116
15. Fort Apache	121
16. Tête de mort et calcul biliaire	128
17. Mélenchonisation	136
18. Le cadenas de la chattemite	146
19. L'homme qui court après ses jambes	153
20. La grande faute de Nicolas S.....	162
21. Gens bien et passions tristes	174
22. Seul	187
23. Épilogue	196
<i>Remerciements</i>	205

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000472.N001
Dépôt légal : mai 2012